



CINZIA LEONE

Vies dérobées



LIANA LEVI

De Jaffa à Rome



Notre identité est-elle soluble dans un lot de coton égyptien ? À Jaffa, lorsque Avraham est tué dans le massacre des Juifs de la ville en 1936, son associé musulman, Ibrahim, décide en quelques heures de se faire passer pour lui afin de récupérer le précieux tissu. Il ne mesure pas alors le poids que cette tromperie aura sur sa femme Miriam. Mais aussi sur leur fille et les générations suivantes. D'Istanbul à Djerba, de Bâle à Miami, d'Ancône à Rome, l'imbroglio identitaire se fera de plus en plus inextricable. Et ce seront Giuditta et Esther qui, de façon détournée, payeront leur tribut à ces vies dérobées.

Et vous, êtes-vous sûr de vos origines ?

CINZIA LEONE vit à Rome, où elle exerce les métiers de journaliste, auteure de romans graphiques et romancière. Elle fait partie des fondateurs de l'hebdomadaire satirique *Il Male* et du quotidien *Il Riformista*, et collabore au *Corriere della Sera* et à *Il Foglio*. *Vies dérobées*, son troisième roman, a obtenu le prix Rapallo. Selon Cinzia Leone, « le romancier vole un petit bout de l'histoire de chacun de ses proches et amis pour construire son œuvre, donc, la littérature elle-même est un larcin ».

« Des destins croisés, habilement orchestrés selon la fantaisie polychrome d'une auteure capable de découvrir des rayons de lumière et de vie dans l'obscurité la plus profonde. » *L'Espresso*

« L'histoire est ouverte, ambiguë, multiple, changeante, comme le sont les identités de ses personnages, à la fois fragiles et coriaces. » *Il Corriere della Sera*

« Un roman puissant, écrit dans un style impeccable. » *La Repubblica*

Cinzia Leone

Vies dérobées

*Traduit de l'italien
par Marianne Faurobert*



Liana Levi

À ma mère

«Les énigmes sont trois, la vie est une !»
Giacomo Puccini, *Turandot*

Miriam

Jaffa, 19 avril 1936

Mon nom est Avraham Azoulay et jadis, j'ai pu m'enfuir. Cette nuit-là, je n'en aurai pas le temps.

Le bruit du portail qu'on défonce me réveille en sursaut. En un instant, ils se jettent sur nous. Ils nous arrachent de notre lit, ils me plaquent au sol et entraînent ma femme. Le premier coup de pied fait tomber mes lunettes, je ne vois plus que des taches floues. Ils me frappent avec leurs bâtons, ils me brisent le dos, me cassent les jambes. Ils m'ont perforé un tympan, les cris de ma femme et les pleurs de ma fille me parviennent assourdis. Ma bouche est pleine de sang. Ils nous traînent dans la cour pour nous battre à mort. Miriam meurt la première. Ils cognent, encore et encore, je rassemble mes forces pour protéger ma fille. J'effleure ses cheveux, ils sont trempés de sang. Je hurle, mais le son de ma voix ne porte plus : il vient déjà de l'au-delà.

Je n'ai pas d'ennemis. Ma seule faute est d'être juif. J'ai survécu au pogrom d'Odessa, mais je ne survivrai pas à celui-ci, en Palestine.

Mon nom s'éteint avec moi.

Au cœur de la nuit la plus sombre de sa vie, Miriam sursauta, arrachée au sommeil par un bruit sourd, suivi d'une cavalcade et d'éclats de voix dans la cour. Elle se retourna, cherchant son mari à tâtons.

« Réveille-toi, on a forcé le portail, des gens sont entrés... »

Ibrahim comprit tout de suite ce qui se passait.

Du rez-de-chaussée, le bruit des coups leur parvint. Puis la voix brisée du Juif, les cris de sa femme et les sanglots de leur fillette.

« Tu n'entends pas? Ils sont en train de les battre... Qui sont ces gens? » balbutia Miriam, horrifiée, en serrant contre sa poitrine sa petite Yasmine qui, réveillée par ce vacarme, pleurait.

« Ça ne nous regarde pas, ils ne sont pas venus pour nous.

– Ils se font massacrer, on doit les aider...

– Je te l'interdis, trancha son mari.

– Et s'ils montent à l'étage, et s'ils nous trouvent?

– Havah... Pourquoi elle pleure, Havah...? » alarmée par les cris de son amie, Yasmine se dégagea des bras de sa mère et courut vers l'escalier. Elle allait franchir le rideau qui protégeait la coursive quand ses parents la rattrapèrent, juste avant la première marche.

Cachés derrière le fin rempart d'étoffe qui les séparait du tumulte, enlacés, les Özal entendirent les chocs, les gémissements et les râles. À chaque cri, Ibrahim serrait Miriam et

Yasmine plus fort contre lui, en se répétant qu'il ne devait pas s'en mêler : ces hommes étaient venus pour le Juif Azoulay, par pour le Musulman Özal.

Tout alla très vite. Personne ne s'aperçut qu'à l'étage une famille très semblable à celle des Azoulay écoutait, atterrée, l'atroce vacarme.

Dans leur cachette de toile, les craquements, les bruits sourds, les plaintes et les hurlements leur parvenaient avec une cruelle netteté. S'ils ne purent rien voir du massacre, ils en devinèrent l'épouvantable déroulement : les corps traînés dans la cour, la bastonnade à mort et les derniers râles. Le grincement du portail qu'on rouvrait et son claquement quand il se referma derrière les assassins. Un bruit de pas s'éloignant dans la rue. Puis le silence.

Un silence bien plus effrayant que les ténèbres qui les avaient protégés.

Dans ce vide, la terreur laissa place à une angoisse sournoise. Ibrahim se rappela les deux têtes brûlées qui la veille au soir, dans une taverne du port, se vantaient de donner bientôt une bonne leçon aux Juifs : ils leur reprendraient la terre qu'ils leur avaient vendue, parce que la Palestine n'appartenait qu'aux Arabes. Il n'osait pas sortir du fragile refuge qui les avait préservés de l'horreur, mais bientôt, la police viendrait et alors il serait difficile de convaincre les Anglais que les Özal, indemnes, étaient complètement étrangers à cette attaque. Ils l'emmèneraient au commissariat et il risquait de finir en prison. Et ça, c'était hors de question.

Le cœur battant à tout rompre, Miriam trouva le courage de soulever un pan du rideau et s'approcha de l'escalier comme du bord d'un abîme. La balustrade de marbre

masquait une grande partie de la cour, mais elle entrevit une rigole écarlate sur les dalles de pierre.

« C'est du sang, gémit-elle.

– Reste ici », lui ordonna Ibrahim, et il descendit.

En bas des marches, il se figea. Les traces sanglantes des corps qu'on avait traînés se mêlaient en une bouillie encore fraîche à la hauteur du puits, pour finir en une grande flaque vermeille devant le portail. Après les sons déchirants qu'il venait d'entendre, la vue de la scène du massacre acheva de le révolter. Il rassembla ses forces et, en rasant le mur, rejoignit la chambre des Azoulay. Le désordre des draps, les taches de sang et, au pied du lit, les lunettes en écaille d'Avraham, disloquées... tout révélait ce qui s'était passé quelques minutes plus tôt: une boucherie. D'instinct, il ramassa la monture aux verres brisés, la tint un instant entre ses doigts tremblants puis la glissa dans sa poche. Il se surprit à penser qu'il n'avait jamais vu le Juif sans ses lunettes, et le souvenir de son regard mélancolique, rétréci par les verres épais, lui fit mal. Avraham était mort sans distinguer le visage de ses assassins.

Le temps pressait. Les Anglais pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il ne lui restait que quelques instants pour prendre une décision, mais il se sentait perdu. L'équation de sa vie présentait tout à coup une foule d'inconnues à l'issue incertaine et effrayante. Au milieu des cris et des plaintes, Ibrahim avait reconnu le bruit sec du coffre-fort violemment ouvert. Les assaillants s'étaient-ils fait donner les clés, l'avaient-ils vidé? Et son contrat avec Azoulay? L'avaient-ils emporté? Malgré la panique, il passa à l'action. Il entra dans le salon mis à sac et vit le coffre grand ouvert, les étuis de cuir des bijoux gisant à terre et des papiers encore empilés au fond. Il se mit à les feuilleter, fébrile, et parmi des

bordereaux de livraison, des affidavits et des lettres de crédit, il trouva, jointes par une épingle à tête bleue, les deux copies du contrat signées de leurs noms, Ibrahim Özal et Avraham Azoulay. Il s'en saisit sans réfléchir, les glissa dans la poche où il avait rangé les lunettes et se blessa, avec l'épingle ou un éclat de verre. Il tamponna le sang avec un pan de sa chemise.

Le souffle lui manquait. Ce contrat, toute sa vie en dépendait. Une vie qui avait commencé à partir à vau-l'eau à Istanbul, avec une accusation de banqueroute frauduleuse suivie d'une peine de prison. Les interrogatoires, le procès, les nuits blanches en cellule et les visites de son père, qui lui reprochait d'avoir sali sa réputation. Ce n'était pas le moment de se poser trop de questions. S'il ne prenait pas ce document, que deviendraient ses dix pour cent de l'affaire, et les quatre-vingt-dix pour cent du Juif? Le coton risquait d'être mis sous séquestre, ou vendu aux enchères. Ce contrat était en partie le sien, l'emporter n'était pas un vol, mais une simple précaution. Une pensée le foudroya. Sans le Juif, à qui pourrait-il vendre, et à quel prix? Sans Azoulay, ses dix pour cent ne valaient rien.

Plus il tirait sur les fils du désastre dans lequel le destin l'avait jeté, plus le nœud de ses peurs se resserrait, jusqu'à l'étrangler. Il réfléchissait plus tard aux manières de se sortir de là, l'important, c'était de fuir avec le contrat avant l'arrivée des Anglais.

Au moment de refermer le coffre-fort, un registre de cuir rouge d'où dépassaient des passeports et des photographies attira son attention. Il l'ouvrit. D'entre ses pages, recouvertes de la calligraphie élégante du Juif, s'échappa une photo d'Azoulay enfant, debout dans la neige devant une synagogue, chapeau de fourrure enfoncé sur la tête et violon appuyé contre l'épaule, marquée à l'encre bleue : *Avraham, Odessa, janvier 1904*; et une autre avec sa femme, Havah

dans les bras, au verso de laquelle on avait écrit au crayon : *Avraham, Miriam et Havah Azoulay. Tel Aviv, août 1933*. Il passa en revue les photos de dizaines d'inconnus, aux regards profonds et mélancoliques, pareils à celui d'Azoulay. En hâte, Ibrahim rangea photos et passeports dans le registre, puis il ramassa la sacoche de cuir noir du Juif, abandonnée au pied du coffre-fort, et fourra le tout dedans. Il ne prendrait pas le risque de retourner en prison, accusé cette fois-ci d'avoir commandité un assassinat, ou de s'en être rendu complice. Sa décision était prise : il garderait ce contrat. Et pour la énième fois de son existence, une seule voie lui parut praticable : la fuite.

En silence, sans qu'Ibrahim s'en aperçût, Miriam s'était glissée derrière lui.

- « Qu'est-ce que tu as pris ? Ça ne nous appartient pas.
- Je t'avais dit de rester cachée. Où est Yasmine ?
- Je l'ai enfermée là-haut.
- Prends l'indispensable, on s'en va.
- Ibrahim...
- Obéis ! »

Ibrahim n'avait aucun plan, tout ce qu'il savait, c'était que les Özal devaient disparaître. Et sans tarder.

Le portail était fermé et ses charnières bloquées. Il leur faudrait passer par le magasin qui donnait sur la ruelle, derrière. Il savait où Avraham gardait la clé, l'ayant souvent vu, lors des livraisons, contrôler la qualité de la marchandise avant de signer le bordereau. Azoulay ne se fiait pas aux échantillons accrochés aux ballots et systématiquement, sans défaire l'emballage, rien qu'en passant le pouce et l'index dans une fente, il en vérifiait la teneur. Il était capable de distinguer au toucher une batiste d'un lin moyen, de reconnaître une laine régénérée, ou les fibres trop sèches d'un

coton médiocre, en les effleurant du bout des doigts. Il repérait une soie mal teinte à son odeur légèrement acide. Pas de doute, à Jaffa, il était le meilleur.

La clé était bien là, à sa place, dans une niche à l'intérieur du puits. Ibrahim ouvrit le magasin, il prit sa fille dans ses bras puis, la sacoche d'Avraham pressée sur sa poitrine et son épouse serrée contre lui, il se faufila entre les ballots d'étoffe et les caisses de bobines de fils jusqu'à la porte de derrière. Il l'ouvrit et passa la tête dans la ruelle. Elle était déserte.

« Allons-y.

– Non, j'ai peur...

– Suis-moi ! » ordonna-t-il à sa femme, en la forçant à franchir le seuil.

Puis il tourna la clé dans la serrure d'un geste automatique.

« Pourquoi tu fermes ? lui demanda-t-elle.

– Je sors de chez moi », répondit Ibrahim, qui aimait résoudre les problèmes en pliant la réalité à ses désirs. Mais dans son for intérieur, il se répétait : « Je m'enfuis comme un voleur, mais je n'en suis pas un. Je n'ai pris que mon dû : les copies de mon contrat. Les passeports et les photos ne sont qu'une garantie. »

Il lui saisit la main et l'entraîna dans la ruelle, vers le croisement avec la rue où, de cette famille si semblable à la leur, ne restait plus qu'une longue trace de sang.

Miriam se retourna pour regarder une dernière fois la maison, puis plus loin, la place :

« Ces corps, ce sont... ?

– Attends-moi ici », lui ordonna Ibrahim, en lui mettant sa fille dans les bras.

Bouleversé, il parcourut la ruelle obscure, et déboucha sur la place. Comme il s'approchait des restes misérables, l'horreur du spectacle lui coupa le souffle. La petite Havah

gisait, les jambes nues sur la pierre froide, telle une poupée désarticulée. Nuit maudite. Mais ce n'était pas le moment de pleurer. Il revint sur ses pas, reprit Yasmine dans ses bras et lui cacha le visage contre son cou.

« Ne regarde pas, murmura-t-il à sa femme quand ils passèrent à côté des corps. Suis-moi et marche droit devant toi.

– Où tu nous emmènes ? » chuchota Miriam en s'agrippant à lui. « Si on s'enfuit, ils croiront qu'on les a tués, j'ai peur, Ibrahim...

– Fais-moi confiance, je vous emmène en lieu sûr. Reste près de moi, il faut qu'on rase les murs : nos ombres pourraient nous trahir. »

Ibrahim entraîna sa famille à travers les venelles d'une ville qui n'avait jamais vraiment été la sienne, avec le vague pressentiment qu'il ne la reverrait jamais plus. Le hurlement des sirènes provenant de toutes parts et le passage de plusieurs camions militaires lui firent penser que d'autres avaient subi le sort des Azoulay. Mais les habitants de Jaffa savaient se garder des problèmes : ceux qui avaient entendu crier étaient restés tapis derrière leurs fenêtres closes, les autres dormaient du sommeil des justes. Avraham disait toujours ça : « Le sommeil des justes. » Où étaient-ils, les justes... Cette nuit-là, à Jaffa, dans l'indifférence générale, seuls résonnaient les aboiements des chiens errants.

En évitant les places trop éclairées, les Özal s'enfoncèrent dans le dédale obscur de la vieille ville. Ibrahim sentait sur son cou l'haleine tiède de sa fille endormie et, derrière lui, le souffle effrayé de sa femme, agrippée à lui avec l'énergie du désespoir.

Miriam avait toujours été son ancre de salut. Même en proie aux douleurs d'un accouchement à l'issue incertaine, elle avait continué à lui sourire. Elle n'avait pas manqué une seule audience du procès, et lui avait rendu visite en prison

la tête haute. Cependant, depuis leur arrivée en Palestine, elle était devenue méfiante, toujours sur le qui-vive et parfois même, amère... Il l'avait souvent déçue, et il craignait que cette dernière fuite précipitée marque le début d'une rupture. Il redoutait la terreur de Miriam plus que tout.

Il l'avait rencontrée à Erzurum, sur la place de la mosquée. La passivité soumise que laissait deviner son regard inquiet, encadré par son foulard, avait flatté ses instincts dominants. L'épouser en toute hâte lui avait permis d'échapper au mariage arrangé avec Fatima, l'altière fille aînée d'un officier de l'armée ottomane, sa promise depuis l'enfance. Le père d'Ibrahim, qui n'avait jamais accepté cette bru aux mains de paysanne, plus têtue qu'une mule, lui avait longtemps reproché cette occasion manquée.

« Si tu avais épousé Fatima, son père t'aurait obtenu des commandes pour imprimer toute la paperasse militaire. À quoi te servira un beau-père qui cultive des pêches? Tu lui imprimeras des étiquettes pour ses cageots de fruits? Du temps de l'empire ottoman, tu aurais pu avoir les deux femmes, mais puisque ton Atatürk vénéré a aboli la polygamie, tu devras te contenter de ta paysanne. »

À Erzurum, Miriam avait tout de suite remarqué ce beau jeune homme qui la dévorait des yeux. Grand, élégant et d'allure citadine, il détonnait dans le groupe d'hommes rassemblés devant la mosquée. Elle les connaissait presque tous de vue, et certains lui étaient même apparentés, comme Hassan, ce cousin qui ne lui plaisait pas mais auquel elle était promise. Porté par la brise, le parfum des pêcheurs en fleurs arrivait jusqu'en ville, le printemps faisait tourner la tête de Miriam. L'inconnu continuait à la fixer. Elle hésita un peu puis se couvrit le visage d'un pan de son fichu et, ainsi voilée et mystérieuse, lui lança une œillade torride. Quand leurs

regards se croisèrent, elle baissa les paupières puis les releva lentement, l'observant par en dessous. Elle réitéra plusieurs fois la manœuvre et cette ancestrale danse des yeux ensorcela Ibrahim. Il la demanda en mariage la semaine suivante. Mais Miriam ne tint pas longtemps cette promesse de soumission. L'installation à Istanbul, la naissance de Yasmine et les péripéties dans lesquelles son époux l'entraîna la transformèrent. Bien qu'elle continuât à se plier à son désir avec l'abandon inconditionnel qui lui plaisait tant, elle finit par faire montre d'une obstination muette et inattendue qui ressemblait fort à de la rébellion.

Cette nuit à Jaffa, tandis qu'il tentait d'échapper à la fatalité qui une fois encore l'entraînait sous l'eau, Ibrahim donna pour la première fois raison à son père. « Si j'avais accepté ce mariage arrangé, je n'aurais pas échoué en Palestine et ce désastre n'aurait pas eu lieu. » Mais puisqu'il n'était guère enclin au remords, et qu'à chaque croisement de rue, ils risquaient de tomber sur une patrouille anglaise, la peur qui le tenaillait prit le pas sur ses récriminations.

« Avance sans te retourner ! » lui ordonna-t-il.

Comme toujours, l'instant présent effaçait les regrets et balayait les doutes. Cette nuit funeste décidait à sa place.

« Par ici, par l'escalier, ah non, mieux vaut passer sous le pont, suis-moi ! »

Terrifiée et récalcitrante, Miriam traînait les pieds. L'homme auquel elle avait confié sa vie et celle de sa fille était toujours prêt à profiter, telle une plume, du moindre souffle de vent. Mais la brise virait à l'ouragan.

Après un zigzag effréné, les Özal rejoignirent le port. Les faibles lueurs du quai laissaient régner une pénombre rassurante. La meilleure solution était de se cacher dans le ventre

d'une des embarcations qui sommeillaient en rade et de partir à l'aube avec le premier navire, se dit Ibrahim. Quand ils descendirent au fond de la cale d'un vieux rafiot chargé d'oranges, amarré au bout du môle est, le lourd parfum des agrumes les étourdit un instant. Ils avancèrent dans le labyrinthe de caisses, jusqu'à la proue, cherchant un recoin où passer la nuit, épuisés. Blottis les uns contre les autres, ils essayèrent en vain de dormir. Yasmine s'était mise à pleurer, et elle ne se calma que quand Ibrahim ôta le papier de soie d'une orange, l'éplucha et lui tendit un quartier de fruit. Elle s'endormit en le suçotant.

Soudain, Miriam murmura :

« J'entends des grincements... »

– C'est l'amarre qui tire quand les vagues font bouger le bateau.

– Ce sont les esprits des Azoulay qui nous ont suivis.

– Pourquoi donc nous auraient-ils suivis ?

– Parce que tu as volé la sacoche d'Avraham, et tous ses papiers...

– Ne dis pas de bêtises, les esprits n'existent pas, et je n'ai rien volé. Je n'ai fait que sauver ces documents, les Anglais les auraient enterrés dans leurs archives. Laisse les morts à leur sort. Oublie les Azoulay. »

Miriam sembla s'apaiser, mais bientôt, en caressant la joue de sa fille, elle s'aperçut que la petite n'avait plus ses boucles d'oreilles en corail. « Elle les a perdues... »

– N'y pense plus.

– C'était le cadeau de naissance de mon père.

– On lui en achètera de plus belles. »

Le son d'une sirène déchira la nuit. Miriam, le visage entre les mains, fondit en larmes.

« Calme-toi, c'est loin d'ici. Les Anglais doivent ratisser du côté de la place de l'Horloge. »

Une autre sirène retentit quelques minutes plus tard.

« C'est une ambulance, elle vient de l'hôpital français... »

– J'ai peur, le malheur va nous frapper ! » sanglota Miriam, les yeux rivés sur le visage de son mari.

« Ce sera bientôt fini. Nous sommes en sécurité.

– Tu es fou. Tu ne penses pas à ta fille...

– Je sais ce que je fais. Il y a un bateau chypriote, amarré au môle sud, qui appareille demain matin pour Rhodes. Il s'appelle l'*Aphrodite*. On va monter à bord et une fois à Rhodes, on embarquera pour Istanbul. On rentre à la maison, chuchota-t-il en lui effleurant les lèvres. Essaie de dormir, maintenant. Un long voyage nous attend. »

En lui caressant la main pour l'apaiser, Ibrahim frôla la bague qu'il lui avait offerte le jour où il l'avait demandée en mariage. Instinctivement, leurs doigts s'entrelacèrent : l'or et le rubis d'Ibrahim contre l'argent et l'aigüe-marine de Miriam, unis comme avant. Sauf que rien n'était plus comme avant.

Miriam finit par s'endormir, mais Ibrahim ne put fermer l'œil. Il ne cessait de penser au massacre, et au destin qui l'avait fait dégringoler d'infortune en débâcle jusqu'en Palestine. Il avait espéré refaire surface ici en s'improvisant commerçant. Jaffa pouvait être la bonne ville pour cela, mais il avait besoin d'un maître.

Il l'avait remarqué la première fois au milieu du chaos qui anime les quais à l'arrivée des navires marchands. Avraham Azoulay portait un long pardessus sombre et un élégant chapeau noir qui projetait une ombre nette sur son visage allongé au teint olivâtre. Sa barbe et ses yeux mélancoliques, derrière ses épaisses lunettes de myope, le vieillissaient, mais Ibrahim supposa qu'ils avaient plus ou moins le même âge. Azoulay venait de remporter un lot de coton, en obtenant

un prix inférieur à celui demandé et une livraison immédiate, soufflant l'affaire à un riche Libanais. Parmi les commerçants, son nom était sur toutes les lèvres. « C'est un Juif d'Odessa, il paie toujours comptant, et ne perd pas de temps en bavardages. » « Il traite avec la moitié de la planète et il ne loupe jamais son coup. »

Dès lors, Ibrahim revint à chaque accostage pour le voir à l'œuvre, le suivant comme son ombre. Sur les quais du port de Jaffa, tout le monde se prétend ami, mais chacun cherche à s'accaparer l'affaire la plus avantageuse : Ibrahim découvrit que la plupart du temps, c'était bel et bien Azoulay qui l'emportait.

Ses manœuvres d'approche aboutirent une glaciale matinée de janvier. Sur le quai battu par le vent, Avraham Azoulay et Alexis Ertémios – un redoutable grossiste de Salonique – négociaient un lot de dattes tout juste débarqué d'un navire cairote. Les tractations s'éternisaient quand soudain, après avoir demandé à examiner la marchandise, le Juif se défaussa, laissant son concurrent emporter l'affaire. Dans l'assistance, beaucoup s'en étonnèrent mais Azoulay, après avoir félicité le Grec, s'en alla sans plus d'explication. C'est alors qu'Ibrahim décida de l'aborder.

Il le suivit tandis que, de sa démarche habituelle, les épaules légèrement tombantes et la tête un peu penchée vers la droite, il gravissait l'un de ces escaliers couverts d'un plafond voûté qui, dans tout le bassin méditerranéen, remontent des ports, pour s'enfoncer au cœur du frais labyrinthe qui mène au cœur des villes. Quand il le vit s'asseoir sur un banc de pierre, il engagea la conversation. Pour capter l'attention du marchand d'Odessa, il dégaina son russe :

« Puis-je vous poser une question ?

– Je vous en prie.

– Pourquoi avez-vous renoncé à cette affaire ?

– Vous qui êtes un habitué des transactions commerciales, il ne vous aura pas échappé que la ligne de partage entre une bonne et une mauvaise affaire est ténue. » Il remonta ses lunettes sur son nez. « Je vais vous révéler un secret : en surface, les dattes étaient sucrées et parfumées, mais celles du dessous commençaient déjà à sécher : elles ne supporteront pas un long trajet en bateau. Une fois arrivée à Salonique, la cargaison qu’Ertémios vient d’acheter sera invendable.

– Le Grec a donc fait une très mauvaise affaire ?

– À mon avis.

– Mais si le Cairote n’avait pas accepté la dernière offre, c’est vous qui auriez fait une mauvaise affaire.

– Vous vous trompez. J’aurais revendu cette cargaison à mon correspondant, et à un excellent prix.

– Pourquoi alors n’avoir pas été jusqu’au bout ? insista Ibrahim.

– Parfois, renoncer est la seule manière pour durer. Et je porte un nom destiné à durer. »

Avec un sourire malicieux, le Juif tendit à Ibrahim un sachet en papier.

« Puis-je vous offrir une datte ?

– De la cargaison du Cairote ?

– Goûtez-les. Jusqu’à demain, elles garderont tout leur parfum et leur saveur.

– Parfaite, acquiesça Ibrahim après en avoir dégusté une.

– Nous ne nous sommes pas présentés : mon nom est Avraham Azoulay. Je viens d’Odessa, mais ma famille est séfarade. Mes ancêtres étaient d’Essaouira, une petite ville portuaire du Maroc, sur la côte atlantique, et je m’y connais en dattes.

– Je m’appelle Ibrahim Özal et je viens d’Istanbul.

– Votre russe n’est pas mauvais.

– Je l’ai étudié au collège, mais je l’ai perfectionné en faisant des affaires avec les Russes des Soviets.

– De bonnes affaires ?

– Ils m’ont roulé.

– Les révolutions sont une tempête idéale pour les affaires. Vous trouverez bien moyen de vous refaire.

– C’est mon vœu le plus cher. »

Pour convaincre le Juif de le prendre sous son aile et de lui enseigner les ficelles du métier, Ibrahim fit des pieds et des mains. Il l’apitoya en lui racontant son premier revers à Jaffa : l’acquisition d’un lot de thé indien de mauvaise qualité dont personne n’avait voulu. Il l’émua en évoquant la faillite de son imprimerie, après qu’il se fut lancé à corps perdu dans l’impression en caractères latins du nouvel alphabet turc, comme le voulait la révolution moderniste d’Atatürk, en laquelle il avait cru, dans l’espoir qu’elle ferait de lui un homme riche. Avec l’histoire de l’imprimerie, il sut qu’il avait fait mouche : les Juifs aiment les livres autant qu’ils détestent les faillites. Azoulay se fit décrire la procédure de banqueroute, puis aligna quelques chiffres et repéra les erreurs qui, corrigées à temps, auraient permis d’éviter la prison.

Ce fut le sourire de Yasmine qui toucha le cœur du marchand d’Odessa quand il invita les Özal à prendre le thé le lendemain. Après un moment de timidité, les fillettes coururent jouer dans la cour, et les deux Miriam s’amusèrent de leur insolite homonymie.

« Mes parents m’ont prénommée Maryam, comme il est écrit dans le Coran. Mais quand Atatürk a remplacé l’alphabet arabe par l’alphabet latin, il y a eu beaucoup de confusion en Turquie autour des voyelles : un fonctionnaire a écrit Miriam sur mes papiers et depuis des années, tout le monde m’appelle ainsi, c’est devenu mon prénom, raconta la Musulmane.

– Maryam ou Miriam, musulmans ou juifs, nous sommes tous les enfants d’Abraham », commenta Avraham en lui versant du thé.

Alors, Ibrahim joua le tout pour le tout: il convainquit d’abord Avraham de lui louer l’étage de sa maison, puis de lui céder une part dans l’une de ses affaires. Le Juif lui proposa de participer à hauteur de dix pour cent à l’acquisition d’un lot de Karnak Ménoufi, un coton égyptien rare, de couleur crème, permettant de produire un fil d’une résistance inégalable que les industries textiles anglaises s’arracheraient à prix d’or. Sa floraison était un événement exceptionnel et Azoulay comptait acheter l’intégralité de la récolte. Celle-ci, prévue pour le début du mois de septembre, serait livrée à Alexandrie par le producteur, un Copte du delta du Nil, et Avraham la revendrait à la Manson, la plus importante manufacture du Lancashire. C’était l’occasion que le Turc attendait depuis longtemps, et il décida d’investir dans cette transaction une bonne partie de l’argent qui lui restait. Grâce au talent du Juif d’Odessa, Ibrahim avait vu son capital se multiplier. Le document en deux exemplaires qui certifiait sa part de financement avait été, d’un commun accord, déposé dans le coffre-fort d’Azoulay.

La nuit du massacre, terré dans la cale parfumée d’oranges du rafiote qui flottait dans la baie, la sacoche du Juif serrée contre sa poitrine, Ibrahim attendait le lever du jour en ressassant ces dernières heures qui avaient bouleversé ses plans.

S’il avait su dominer sa panique, il aurait attendu l’arrivée des Anglais. En gardant son calme, sans penser à la prison, aux reproches de son père ni à ses faillites, il aurait compris qu’un Turc musulman n’ayant jamais eu de contacts avec les chefs des familles arabes n’avait rien à craindre d’un interrogatoire : il lui aurait suffi de répondre aux questions, et ils l’auraient libéré. Peut-être même en lui restituant sa copie du

contrat, ce qui lui aurait permis de récupérer à Alexandrie la part du lot de coton qui lui revenait. Mais que seraient devenus les quatre-vingt-dix pour cent d'Azoulay, maintenant qu'il n'avait plus d'héritiers? Le Copte les aurait-il gardés? Ou les Anglais? Les aurait-on vendus aux enchères?

Avec la marée montante, l'amarre se mit à produire de sinistres grincements. Sans une idée étrange, qu'Ibrahim n'osa tout d'abord pas se formuler à lui-même, tout se serait passé différemment. Mais elle continua à lui trotter dans la tête, prenant de plus en plus d'espace.

Quand les Ôzal glissèrent hors de leur cachette, le soleil pointait dans un ciel rosé pareil à un crépuscule d'hiver. Ibrahim n'était pas poète, mais il s'étonna de constater à quel point l'aurore et la brune peuvent se ressembler.

« Tout comme Ibrahim et Avraham, se dit-il, à la fois confus et excité. L'aube n'est rien d'autre qu'un crépuscule à rebours... Le Juif a décliné mais le Turc surgit dans le ciel d'un jour naissant. »

Il eut d'abord honte de cette pensée scabreuse, mais plus la comparaison prenait corps, moins elle lui paraissait hasardeuse. Les décombres de son existence semblaient trouver un ordre nouveau dans la succession des lettres du patronyme Azoulay, et l'idée à peine ébauchée qui lui était venue à l'esprit devant le coffre-fort se dessinait peu à peu. Il existait une solution qui lui permettrait d'encaisser non seulement ses dix pour cent, mais la totalité des parts de ce contrat. Et tous les contrats en cours d'Azoulay.

Personne ne peut changer son destin, mais Ibrahim pouvait abandonner le sien et suivre celui du Juif.

C'était tellement simple. C'est en tout cas ce qu'il se dit ce matin-là, où l'on se serait cru à la tombée du jour.

‘O Flannery avait hâte de rentrer chez lui. Ses narines brûlaient de humer le parfum de malt tourbé des pubs de Belfast, ses yeux de contempler la carnation laiteuse et les cheveux cuivrés des Irlandaises, son corps de s’unir au pack de mêlée d’un match de rugby, où l’on se dispute loyalement le ballon. Pas comme en Palestine, où l’on ne sait jamais vraiment qui l’a en main, et où toute chose signifie tout et son contraire.

Ses larges épaules engoncées dans un uniforme trop ajusté, ses cheveux noirs disciplinés à grand renfort de brillante et ses yeux bleu cobalt comme la mer de son île, le caporal ‘O Flannery, trente ans et les poches vides, ruminait son amertume dans l’attente d’une permission qui tardait depuis des mois. Il ne s’était pas enrôlé par patriotisme, mais parce que sa Molly attendait un enfant : la solde de l’armée était une certitude, et elle pouvait suffire à trois personnes. Par malchance, on l’avait envoyé en Palestine, un terrain de rugby où l’on jouait trop nombreux et qui plus est, sans règles.

Cette semaine-là, à Tel Aviv, il y avait eu des affrontements entre Arabes et Juifs. À Jaffa, la veille, l’enfer s’était déchaîné. En pleine nuit, des Arabes fanatiques avaient pris d’assaut plusieurs maisons. Et ‘O Flannery avait été chargé de la perquisition de celle d’Avraham Azoulay, un marchand juif massacré avec toute sa famille. En outre, à l’aube, on l’avait envoyé contrôler les papiers à l’embarquement des bateaux et maintenant, il devait interroger un type qui, au moment de l’attaque, se trouvait dans la maison face à celle d’Azoulay. L’interrogatoire ne servirait sans doute à rien. En

Terre promise, les faits sont plus mouvants que les dunes : les témoins s'évanouissent tels des mirages et les preuves se transforment en énigmes, mais puisqu'il avait effectué la première perquisition, il lui fallait poursuivre l'enquête.

Le seul témoin du massacre s'appelait Yitzchak Pinsker, né en Russie, il avait soixante-treize ans et s'était installé en Palestine cinq ans auparavant. Le caporal avait espéré expédier en vitesse ce vieillard, assez farfelu pour choisir de venir mourir dans ce recoin d'Orient où même les chèvres peinaient à trouver de quoi brouter. Mais quand il ouvrit la porte de son bureau et vit le petit homme barbu vêtu d'un manteau sombre et coiffé d'un chapeau noir à larges bords d'où dépassaient de longues papillotes grises, il sut qu'il en irait autrement. C'était un rabbin.

« Ils sont venus pour tuer. En Russie, nous appelons ça pogrom.

– Nous sommes en Palestine, mister Pinker.

– Ici aussi désormais, la vie des Juifs est en danger », soupira le rabbin en levant au ciel ses yeux d'un bleu délavé, soulignés de cernes profonds. « Ma mère disait que le meilleur endroit où cacher un arbre est une forêt. » Il esquissa un sourire amer sous sa barbe. « Il n'y a pas beaucoup d'arbres en Palestine, et pas beaucoup de Juifs non plus. Ceux qui les cherchent savent où les trouver... »

– Dites-moi précisément ce que vous avez vu.

– Depuis deux jours, je suis hébergé dans la maison qui fait face à celle de la tuerie. Un peu après minuit, j'étudiais la Torah, l'Exode, pour être exact, quand j'ai entendu un vacarme.

– C'est-à-dire ?

– D'abord une cavalcade, puis un craquement métallique et le bruit du portail qui claque. Juste après, des cris étouffés, des gémissements et des coups sourds. » Il couvrit

son visage de ses mains et balançait son buste plusieurs fois. «J'ai reconnu ce tumulte. À vingt ans, j'ai perdu toute ma famille lors du pogrom de Iekaterinoslav. Je me suis sauvé en glissant sur le toit de l'étable et en enfourchant une ânesse. J'ai fui jusqu'à la lisière de la forêt, et j'ai vu la synagogue brûler...

– Laissons tomber Katerinoff.

– Iekaterinoslav, le corrigea le rabbin, l'index dressé.

– Revenons aux assaillants : combien étaient-ils ?

– Quand j'ai regardé à travers les volets, j'ai vu une dizaine d'hommes, le visage couvert, qui traînaient des corps dans la rue. Un homme, une femme et un enfant, peut-être une fillette, de trois ou quatre ans. Il y avait du sang, beaucoup de sang.

– Étaient-ils armés ?

– Ils avaient des bâtons, et j'ai cru apercevoir le reflet d'une lame, ou plusieurs, je ne sais pas, mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, et la ruelle était mal éclairée... Mais je suis sûr de ne pas avoir entendu de coup de feu.

– Dans quelle langue parlaient-ils ?

– Je n'ai pu saisir que quelques mots et des injures... en arabe.

– Vous n'avez rien vu d'autre ?

– Non, j'ai fermé les fenêtres et je me suis caché dans le cagibi. Je craignais qu'ils viennent me chercher... »

Le discours tortueux du rabbin permit au caporal de se faire au moins une idée du nombre des agresseurs. Mais le major Greenwood, hélas, ne s'en contenterait pas. Un marchand juif et sa famille massacrés par des inconnus justifiaient une enquête, mais neuf morts et soixante blessés, tous juifs et en une seule journée, avaient évidemment alerté le Foreign Office à Londres. Le commandement avait donc

aussitôt suspendu les permissions. Celle que 'O Flannery attendait depuis des mois s'était évanouie comme les autres, et le bateau qui aurait dû le ramener à la maison lèverait l'ancre sans lui, il était prêt à le parier. Quant à sa promotion, il pouvait faire une croix dessus...

Le caporal avait hâte de quitter cette terre où tout le monde semblait disposé à tuer, et à mourir, pour un mouchoir de sable où sa mère n'aurait pas réussi à faire pousser des patates.

« Pour les Arabes, les Juifs sont des intrus et les Anglais des occupants. Les chefs des familles soufflent sur les braises et en trouvent toujours un pour dégainer sa lame. Les sionistes se mettent à riposter avec des armes », se disait-il en rangeant les dossiers sur son bureau. Il fouilla le dernier tiroir à la recherche de la bouteille de Bushmills qu'il gardait en réserve, et s'en envoya une bonne lampée.

Il attendit que son whisky préféré adoucisse son après-midi et, entre deux gorgées, se prit à méditer sur les similarités des femmes et du ballon ovale : ses rebonds capricieux vous font tourner en bourrique, et le caractère aléatoire de ses orbes peut aussi bien favoriser votre adversaire que vous. Les seins de Molly et un ballon de rugby, voilà ce qui lui manquait à cet instant précis.

« La Palestine est une poudrière, et ce sont les Anglais qui sauteront. Les Juifs sont la boule de billard et la révolte qui gronde parmi les tribus, la queue qui l'enverra dinguer. Moi qui suis irlandais, je sais reconnaître une guerre civile, et j'en ai par-dessus la tête, des cheikhs et des rabbins », se dit encore le caporal.

'O Flannery détestait les rabbins, avec leurs longues redingotes noires, il leur trouvait un air d'oiseaux de mauvais augure, toujours enclins à brandir le malheur venant confirmer leurs sombres prophéties. Il détestait aussi

les Arabes qui se prétendaient abstèmes et buvaient en cachette. Quant aux Juifs, il s'en fichait. Les sionistes, en revanche, c'était autre chose, des Juifs différents, accourus de toutes les nations du monde jusque dans cet asile de fous qu'était la Palestine pour reprendre leur terre, comme les Irlandais. Il leur passerait volontiers le ballon ovale, sûr qu'ils apprendraient aussitôt à faire des passes vers l'arrière. Avec arrogance, ils tentaient d'abolir les deux mille ans durant lesquels ils s'étaient fait plaquer et piétiner, mais ils en gardaient le souvenir. Ils avaient choisi de regarder devant eux et – 'O Flannery en était sûr – ils transformeraient leur essai.

Comme toujours, l'alcool lui avait éclairci les idées, lui conférant même un peu d'esprit. Puisqu'il en avait fini avec Pinsker, il décida de s'attirer les faveurs de Greenwood en effectuant une visite supplémentaire de la maison des Azoulay. Il ferma son tiroir à clé, brossa ses bottes et, bravant un ciel traversé d'éclairs annonciateurs de pluie, il sortit.

Les rues étaient désertes, les magasins, fermés avant l'heure, et les rares passants pressaient le pas pour rentrer se mettre à l'abri. Après cette nuit funeste, Jaffa s'était imposé un couvre-feu prudent en attendant la suite des événements. Le déluge le cueillit à mi-chemin du bref trajet qui séparait son bureau des lieux du massacre, mais il fut assez violent pour le tremper jusqu'aux os. Avant d'arriver devant le portail des Azoulay, il ramena ses cheveux en arrière et souffla dans sa paume pour vérifier son haleine. À cette heure-ci et avec ce temps épouvantable, ses supérieurs devaient se la couler douce au cercle militaire, mais il ne voulait courir aucun risque.

Après avoir ordonné au soldat de garde d'ôter les scellés, 'O Flannery entra dans la cour.

En fermant le portail, il aperçut un petit soulier verni bleu, coincé entre le montant et le battant. Il était neuf et brillant, mais tout déformé, comme s'il avait été piétiné par un troupeau de chevaux affolés. Il avait dû appartenir à une fillette de l'âge de Sinead. En le retournant entre ses doigts, il vit à l'intérieur une étiquette portant l'inscription *Petit Chou* et, en dessous, en caractères plus petits, *Paris*.

« Il devait en avoir, des sous, cet Azoulay, pour faire venir de Paris les ballerines de sa fille, se dit-il. Ma Sinead n'a que deux paires de chaussures, une pour l'hiver et l'autre pour l'été, solides et de deux tailles trop grandes pour qu'elles lui durent plus longtemps. » Il regretta aussitôt cette pensée. Il ne s'était écoulé que quelques heures depuis qu'on avait trouvé les corps des Azoulay abandonnés au milieu de la place, la fillette étendue entre les cadavres de ses parents, son visage cireux caché sous ses boucles blondes trempées de sang, sa menotte serrant un pan du vêtement de sa mère. Quand le vent implacable avait soulevé sa chemise de nuit, le caporal s'était vite penché pour recouvrir les jambes de cette enfant qui lui rappelait tant la sienne.

« L'envie et la haine qui empoisonnent cette terre sont en train de me contaminer. Il faut que je rentre en Irlande avant qu'il soit trop tard... »

Le dieu du rugby, qui veille toujours sur ses ouailles et qui devait avoir une prédilection pour le caporal, l'aida à faire une deuxième trouvaille : entre les pavés à la base du puits, il trouva une boucle d'oreille en or, de facture arabe, ornée d'une perle de corail entourée de brillants. Il inspecta une fois encore les draps tachés de sang, la chambre de la fillette, avec son petit lit renversé, le salon aux coussins éventrés et le coffre-fort béant et vide, mais en vain. Il retourna dans la cour et gravit l'escalier. À l'étage, le désordre des pièces évoquait un départ précipité : tiroirs ouverts, vêtements jonchant le

sol, mais pas trace de sang ou de lutte. « Des invités ou des domestiques ? murmura 'O Flannery. Il faudrait vérifier ça auprès de nos informateurs, pour peu qu'on puisse s'y fier. »

Une fois conclu son complément d'enquête, le caporal salua le soldat de garde, franchit le porche d'un pas martial et arriva sur la place. La pluie torrentielle avait lavé les dalles ensanglantées et il assista à un de ces crépuscules qui aurait réconcilié n'importe qui, même avec la Palestine. Le ciel se préparait à la nuit en se parant d'un fulgurant bleu indigo et d'étendards de nuages violets que traversaient les derniers rayons du soleil, déjà à moitié immergé dans la mer. Le Grand Scénographe déployait l'un des effets spéciaux dont il avait le secret, mais 'O Flannery n'était pas disposé à se laisser subjugué par les illusions distillées par le Père éternel sans le viatique d'une dernière lampée. À l'abri des regards, dans l'un des escaliers couverts qui descendaient au port, il sortit la fiasque qu'il cachait dans sa veste et huma l'arôme de ce qui restait indéniablement le meilleur remède à la solitude et au Moyen-Orient. Après deux bonnes gorgées, alors qu'il envisageait de faire un saut chez Latifa, la Libanaise du bordel proche du port, il trouva par terre, encastré dans une fissure de la pierre, une boucle d'oreille en or avec une perle de corail entourée de brillants. Il la compara avec celle qu'il avait ramassée près du puits des Azoulay : elles étaient identiques.

« Voilà qui nous indique de quel côté sont partis les assaillants... »

« Indice sans intérêt », dirait sans doute Greenwood.

Tandis qu'il méditait sur l'inutilité de cette seconde visite sur les lieux, 'O Flannery sentit monter en lui une vive colère contre ces assassins qu'on ne retrouverait jamais, et contre le destin qui s'acharnait à lui refuser une permission, et à lui faire attendre une hypothétique promotion. Si les étreintes

lascives de Latifa allégeaient sa solitude, les bras rassurants de sa femme et le sourire de la petite Sinead lui manquaient. Sinead, pourtant née d'une erreur.

« Qu'est-ce que la vie, sinon une succession d'erreurs ? » se dit-il en lampant la dernière gorgée de whisky.

Sans réfléchir davantage, il enveloppa les boucles d'oreilles dans un mouchoir et décida qu'il les jetterait à la mer le lendemain, avec le petit soulier bleu. Il écrirait dans son rapport : trois Juifs assassinés, comme d'autres en ville, et un nombre inconnu de domestiques en fuite. Pas d'enquête ultérieure.

Le couchant n'était plus qu'une lézarde sanglante écrasée par le bleu profond de la nuit, mais 'O Flannery n'était pas en veine de romantisme. Il se maudit d'avoir accepté qu'on le largue dans ce pays de fous :

« La Terre promise ne promet guère que des déboires. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une aide à la traduction attribuée par le ministère
italien des Affaires étrangères et de la Coopération internationale /
Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo alla traduzione
assegnato dal Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione
Internazionale italiano.

Titre original: *Ti rubo la vita*

© Cinzia Leone

Published by special arrangement with Alferj e Prestia Agenzia Letteraria
in conjunction with 2 Seas Literary Agency
© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © DR

Cette édition électronique du livre *Vies dérobées* de Cinzia Leone
a été réalisée en avril 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0293-4)

ISBN ePDF: 979-10-349-0294-1